

cerises

ROUGE, AIGRE-DOUX – N° 337 – VENDREDI 17 NOVEMBRE 2017

LE POIVRIER

L'index de Jupiter se posa sur son front.
Et Christophe Castaner fut l'Élu. ●

AGENDA MILITANT

→ 23-25 novembre
Gennevilliers [Révolution\(s\)](#)

→ 24-26 novembre
Romans [L'éducation populaire
à l'heure du zapping](#)

→ 25-26 novembre
Clermont-Ferrand [Convention nationale de la
France insoumise](#)

→ 27 novembre
Paris Israël-Palestine : [Que la France s'engage !](#)

→ 30 novembre
Gennevilliers [Paix comme Palestine](#)



À LIRE SUR communistesunitaires.net

→ **Convergences**
[Ensemble et LFI, texte collectif](#)

→ **Territoires**
[La Corse ne mérite ni le dédain ni la séparation.](#)
Roger Martelli
[Les collectivités sous-dotées en outils
de pilotage et d'évaluation.](#) Gilles Alfonsi

La belle “démocratie israélienne”

L'affaire du refus opposé par les autorités israéliennes à une délégation d'élus français qui voulaient effectuer une mission en Israël et dans les territoires palestiniens est édifiante à bien des égards. Sept élus, dont quatre députés de France Insoumise et du Parti communiste, souhaitaient rencontrer le leader palestinien Marwan Barghouti, condamné à la prison à vie, et l'avocat franco-palestinien Salah Hamouri, en détention préventive depuis le 23 août. Ils se sont heurtés à un refus brutal. « *Même pas la peine de prendre l'avion* », a affirmé à peu près en ces termes le ministre israélien de la Sécurité publique, Gilad Erdan.

Édifiant, ce refus l'est d'abord parce qu'il montre le peu de considération des dirigeants israéliens pour la France. Édifiant, aussi, par ce qu'il exprime de profond mépris pour le droit. En l'occurrence le droit de visite à des prisonniers politiques. Ils sont six mille actuellement dans les geôles israéliennes. Édifiant encore, parce que le communiqué de Gilad Erdan nous assène les poncifs de la désinformation israélienne. Ces élus appelleraient « *activement à s'en prendre à Israël* ». Amalgame classique entre Israël et la politique coloniale de ses dirigeants. Barghouti serait un « *fieffé meurtrier* ». Rappelons que Marwan Barghouti est un dirigeant nationaliste, ex-membre du Fatah, le parti de Mahmoud Abbas, et qu'il fut l'un des leaders de la première et de la seconde intifada. Et sûrement pas un jihadiste ! Chercher à disqualifier celui que l'on a surnommé le “Mandela palestinien”, c'est avouer que l'on ne veut à aucun prix de la paix, car tout le monde convient qu'il serait le meilleur interlocuteur pour une vraie négociation. Enfin, et pour faire bonne mesure, le même Gilad Erdan accuse les élus, dont Clémentine Autain, Danièle Obono, Michel Larive et Muriel Russiguier, « *d'inciter à soutenir le terrorisme* ». Rien de moins !

Derrière cet épisode, il y a bien sûr la volonté du gouvernement israélien de continuer à coloniser les territoires palestiniens à l'abri des regards indiscrets... et du droit international. On attend toujours la protestation et l'intervention fermes du gouvernement français.

● **Denis Sieffert**, directeur de *Politis*



Nationalisme au carré. La Pologne s'enfoncé dans la nuit. À l'occasion de la fête de l'indépendance, le 11 novembre, entre 60 000 et 100 000 personnes ont manifesté, à Varsovie en faveur de la "civilisation occidentale", avec des slogans en faveur de "La Pologne pure, la Pologne blanche", "Pas de Pologne islamiste, pas de Pologne laïque, mais une Pologne catholique", "Dieu, honneur et patrie" ou encore "Foutez le camp avec vos réfugiés". La manifestation était organisée par le Camp national radical (ONR) et la Jeunesse de la Grande-Pologne, deux organisations qui se réfèrent aux organisations antisémites des années 30, le fil rouge de la manifestation était le titre d'un chant catholique cité par Donald Trump lors de sa récente visite en Pologne : "Nous voulons Dieu". Si l'on ne peut pas assimiler tous les participants à des néonazis, force est de constater que l'extrême-droite n'avait pas réussi à réunir autant de monde depuis des décennies.



Avenir (ou pas). C'est un appel inédit par son ampleur : 15 000 scientifiques de 184 pays viennent de signer un appel destiné à alerter le monde entier sur la destruction des écosystèmes et de l'environnement. Sous le titre "Mise en garde des scientifiques à l'humanité : deuxième avertissement", en écho à un précédent texte de 1992 signé par 1 700 chercheurs, ils appellent « l'Humanité [à] adopter une alternative plus durable écologiquement que la pratique qui est

**ALORS, QUI VOLE QUI ?
QUI EST LE VÉRITABLE
DÉLINQUANT
DANS CETTE AFFAIRE ?**



Bas les masques !

Nicole est convoquée au tribunal de Carpentras le 6 février 2018 pour vol en réunion et refus de donner ses empreintes ADN. Pour dénoncer l'évasion fiscale, elle a participé à un "fauchage de chaise" dans une agence de BNP-Paribas. La banque n'aime pas la vérité. + [ici](#)

la sienne aujourd'hui. ». Le constat est sans appel : depuis 92, « non seulement l'Humanité a échoué à accomplir des progrès suffisants pour résoudre ces défis environnementaux annoncés, mais il est très inquiétant de constater que la plupart d'entre eux se sont considérablement aggravés ». Les signataires appellent les citoyens à « exiger de leurs gouvernements qu'ils prennent des mesures immédiates » mais aussi à « réexaminer nos comportements individuels », Lire l'appel en entier, [ici](#).

Dérive. Le dessinateur Riss vient d'accuser le directeur de Médiapart de « condamner à mort une deuxième fois

« Charlie Hebdo ». En cause, la critique par Plenel d'une récente couverture de l'hebdo que Riss cite sous cette forme : « La "une" de Charlie Hebdo fait partie d'une campagne plus générale (...) de guerre aux musulmans ». Riss dénonce : « Charlie Hebdo n'a nulle envie de faire la guerre à quiconque. Cette phrase, nous ne la pardonnerons jamais. En la prononçant, Plenel condamne à mort une deuxième fois Charlie Hebdo. Cette phrase n'est plus une opinion, c'est un appel au meurtre ». Problème, voici la phrase complète de Plenel : « La "une" de "Charlie Hebdo" fait partie d'une campagne plus générale que l'actuelle direction de "Charlie Hebdo" épouse. M. Valls et d'autres, parmi lesquels ceux qui suivent M. Valls, une gauche égarée, une gauche qui ne sait plus où elle est, alliée à une droite voire une extrême-droite identitaire, trouvent n'importe quel prétexte, n'importe quelle calomnie, pour en revenir à leur obsession : la guerre aux musulmans, la diabolisation de tout ce qui concerne l'islam et les musulmans ».

Surenchère. De son côté, Manuel Valls accuse carrément Plenel de « complaisance » et de « complicité intellectuelle » avec le terrorisme, d'avoir lancé « un appel au meurtre » contre lui

Cerises

publication de l'Association des communistes unitaires

Noyau : Gilles Alfonsi, Michèle Kiintz, Philippe Stierlin

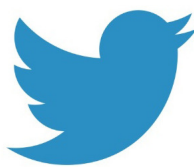
Chroniqueurs : Francis Combes, Catherine Destom-Bottin, Sylvie Larue, Patricia Latour, Stéphane Lavignotte, Pierre Zarka

Site, blog, réseaux : Gilles Boitte, Jean-Claude Faure, André Pacco.

cerises@plateformecitoyenne.net



MEDIAPART



“BEURK !”

Question au gouvernement le 8 novembre à l'Assemblée nationale.

Une fois de plus, avec les *paradise papers*, nous sont révélées les pratiques opaques, souvent légales d'ailleurs, d'une oligarchie qui depuis des décennies s'enrichit sur le dos des citoyens. C'est un pillage organisé et c'est un préjudice grave pour l'intérêt général, celui justement que nous sommes chargés de défendre ici. Le préjudice pour la France est de 20 milliards d'euros du fait de l'optimisation fiscale, de 80 milliards du fait de l'évasion fiscale. C'est insupportable, insupportable en regard des conditions de vie de nos concitoyens, insupportable en regard des 15 milliards d'euros d'économies prévues en matière de santé, et cela fait système en regard des 76 milliards de déficit !

Les réponses apportées hier par M. Darnanin à Adrien Quatennens ou lundi par M. Le Maire montrent que la question n'est pas prise à bras-le-corps. Face à une mondialisation sauvage et hostile aux plus faibles, c'est un combat politique qu'il faut mener. Il ne peut se réduire à des sermons, car il n'est pas affaire ici que de morale : il faut reprendre la main qui a été laissée à la finance – c'est bien cela dont il s'agit !

L'année dernière, notre assemblée avait adopté à une très large majorité la proposition de résolution européenne du groupe communiste appelant à l'institution d'une conférence des parties – COP – de la finance mondiale, l'harmonisation et la justice fiscales. La nécessité de justice souligne en effet l'urgence d'une grande mobilisation internationale des États, des lanceurs d'alertes, des journalistes, des intellectuels, des associations, à l'instar de la COP21 sur le climat. Or, aujourd'hui, aucune initiative visant à s'attaquer au cœur du système n'a encore été prise par le Gouvernement. Pourtant les solutions existent : il suffit de se référer au texte de la résolution.

Monsieur le ministre, à quand une liste noire des paradis fiscaux – une liste complète ? À quand des moyens de contrôle, à quand l'initiative par la France de la réunion d'une COP fiscale, à quand la fin du verrou de Bercy ? Je fais le pari que tout recul sur ces décisions nous amènera à vous reposer très vite la question lors du prochain scandale.*



● Elsa Faucillon

Coup de torchon



Macron va à la chasse

Voilà donc Clémenceau mis à l'honneur par Emmanuel Macron. Le Président de la République chasse en effet le tigre pour essayer de le mettre dans le moteur de son Union sacrée. Le Clémenceau chauvin, anti-allemand, anti-marxiste de novembre 1917 est ainsi auréolé. Un Clémenceau contre la peine de mort, mais pour la guerre. « *Politique intérieure ? Je fais la guerre. Politique étrangère ? Je fais la guerre. Je fais toujours la guerre.* » dira le Président du Conseil en 1917, lui qui avait fait tirer la troupe sur les viticulteurs en colère du Midi, dix ans plus tôt. Des morts.

Les morts. Ceux de la guerre de 14-18 entre blocs impérialistes et coloniaux, parlons-en... « *Ce qu'il était advenu de sa figure, pensez-y un peu longuement.* » écrivait Aragon dans *Les Cloches de Bâle* à propos d'un homme au visage arraché. « *Qu'on imagine seulement pendant quarante-trois secondes les 27 000 morts du 22 août 1914, journée qui fut en son temps la plus meurtrière de l'histoire. Qu'on imagine ces 27 000 dormeurs du val ?* » interpellait déjà le brillant Éric Vuillard, récent prix Goncourt, dans sa *Bataille d'Occident*.

« *La guerre est une forme tout aussi normale de la vie capitaliste que la paix.* » analysait de son côté Lénine, précisant qu'elle « *n'est pas un jeu, mais une chose monstrueuse.* »¹. En 1917, il signera un décret sur la paix, puis convaincra les bolcheviks de conclure avec l'Allemagne le traité de Brest-Litovsk, qui offrira au pays des soviets un répit indispensable pour consolider la révolution.

Emmanuel Macron se fiche bien de la Guerre de 14 et de ses morts. Ce qui l'intéresse est la réconciliation nationale. Et pas pour faire la guerre à la finance.

● Philippe Stierlin

1. Lénine, *Œuvres*, Éditions sociales en langue française - Tome 24.

et contre *Charlie Hebdo*, et prétend même faire « *rendre gorge* » à Plenel. Ça sent le vomis, non ?

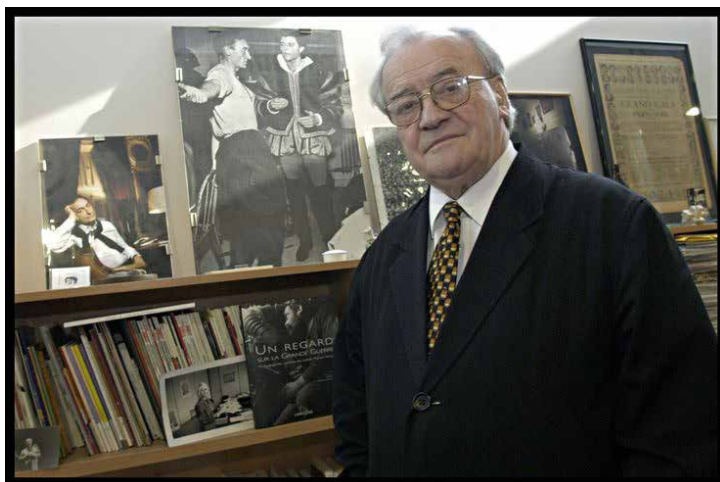


Atypique. L'anthropologue et ethnologue Françoise Héritier est morte ce 15 novembre. Elle avait 84 ans. Directrice de recherche à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), elle avait

remplacé Claude Lévi-Strauss au Collège de France. Elle était notamment passionnée par la question des relations et des différences entre les femmes et les hommes. « *Les femmes sont dominées non parce qu'elles sont sexuellement des femmes, non parce qu'elles ont une anatomie différente, non parce qu'elles auraient naturellement des manières de penser et d'agir différentes de celles des hommes, non parce qu'elles seraient fragiles et incapables, mais parce qu'elles ont ce privilège de la fécondité et de la reproduction des mâles.* ». Pour en savoir + : https://fr.wikipedia.org/wiki/Françoise_Héritier ●

Jack Ralite, un homme océan

Jack Ralite est parti, homme rare, d'une curiosité sans bornes, qu'il a partagée avec beaucoup. Un militant généreux et libre, fidèle aussi. Rencontre proposée par Philippe Stierlin.



“Monsieur Jack”, au second plan une photo de Jean Vilar et Gérard Philipe.

Jack Ralite nous a quittés en ce dimanche pluvieux de novembre, et comme des milliers de gens, je suis triste. Jack, c'était un Monsieur. Et un Monsieur rare, qui a donné et appris à beaucoup. Cela rend sa mort un peu plus supportable. D'une grande culture, Jack était un homme libre, fidèle, droit, dense. Il est le seul responsable communiste (il n'aimait pas le mot de dirigeant) que je ne suis jamais arrivé à tutoyer. C'était ainsi. Une forme de respect.

La première fois que je l'ai rencontré, j'étais étudiant à Saint-Ouen dans les années 80. J'étais allé à un meeting pour une élection, municipale ou législative, je ne sais plus. Paulette Fost était la candidate communiste. Les interventions étaient combatives, mais convenues. Un homme à la tribune faisait tourner nerveusement les branches de ses lunettes, après avoir corrigé dix fois le discours qu'il allait faire. C'était Jack Ralite. Il lança ce jour-là que « *le socialisme, c'était non seulement du pain, mais aussi des fleurs, celles qu'on doit pouvoir s'acheter au marché le dimanche matin.* » Il avait lu des poètes. Mon histoire affectueuse avec lui commença ce jour-là.

Le président de l'UNEF d'alors, Régis Piquemal, aujourd'hui médecin, m'avait de son côté parlé de sa rencontre décapante avec le Ralite ministre de la Santé.

« *L'état de grâce, il n'y a rien de pire. Quand les gens attendent au lieu de se mobiliser* », lui avait-il glissé. Cette phrase rapportée m'avait marqué. Ralite à la Santé, c'était la bataille pour l'égalité d'accès aux soins, la Charte de la santé, un budget inégal pour lutter contre les inégalités. Une psychiatrie différente aussi. Son discours profondément humain et désaliéniste du 12 octobre 1981 à la préfecture de Rouen avait marqué la profession. Ces batailles, il ne les gagnera pas toutes, obligé notamment d'édulcorer sa réforme hospitalière sur la suppression du secteur privé à l'hôpital.

Plus tard, je croiserai Jack Ralite dans les allées de la fête de *L'Huma* où nous parlions théâtre, au festival d'Avignon, où nous parlions politique, au Vieux-Colombier, où nous n'avons pas parlé. Je saisissais ce que je pouvais de ce temps précieux qui lui appartenait. Parfois, je tombais sur lui par hasard dans un cinéma à Paris, un film de Guity, tiens ! *Ils étaient Neuf célibataires*, une histoire sur la façon de s'affranchir d'un décret d'expulsion qui menace d'extradition immédiate les étrangers non régularisés présents sur le territoire français...

Jack était comme Hugo, un homme-océan. Il rendra hommage à l'écrivain-poète qui voulait détruire la misère lors d'un discours pour l'année Victor Hugo au Sénat. Jack était un infatigable militant

de la culture. Le théâtre était son jardin, la littérature sa cour, la poésie sa fleur à la boutonnière. Créatif, il aimait les artistes, il était de leur famille, sans démagogie. Ils avaient confiance en lui et eux en lui, loin des récupérations de toutes sortes. Il les aura politiquement défendus jusqu'au bout et partout, de manière visible et invisible.

Jack aimait la banlieue, sa ville d'Aubervilliers, « *rude et tendre* », où il habitait et qui est remplie de chagrin, comme sont remplies de chagrin d'autres villes-monde. Ses interventions sur cette « *banlieue qui veut tout* » et sur l'état d'urgence marquaient. Ce combat inouï était son quotidien. Son discours tonique sur Plaine-Commune était un emblème. Il cherchait sans cesse le commun dans le neuf et le neuf dans le commun.

Le commun justement. Jack était communiste. Ses convictions étaient profonde, lointaines. Toujours une idée à soumettre sur le plan politique. Il était inclassable. Les étiquettes, ce n'était pas son truc. Critique, vigilant, il ne se voyait pas quitter le parti d'Aragon. « *J'ai de l'affection pour le parti* », me confiera-t-il lors d'une rencontre en 2011 au Sénat. Libre, fidèle, toujours cette ligne de conduite. Je lui trouvais un petit côté évêque rouge et œcuménique, parfois intemporel. Avais-je tort ? Mon parcours de la JOC au PCF l'intéressait.



Jack Ralite, au Sénat.

Ce midi d'août 2011 au Sénat, il faisait une chaleur éprouvante. Lors de nos échanges, je n'avais pas eu le temps d'aborder son passage au ministère de la Santé. Je ne savais pas comment lui en parler sans le froisser. Ce qui n'avait pas été accompli, les avancées mais aussi certains reculs. Il avait tout de suite compris le sens politique de ma question et m'avait dit : « *Tu sais, j'ai fait ce que j'ai pu.* » Une phrase très aragonienne.

Nous étions sortis de la buvette après y avoir pris un sandwich et une bière. « *Ce n'était pas un repas luxueux* », m'avait-il dit, comme pour s'excuser. Jack quitterait le Palais du Luxembourg dans quelques semaines :

- *Ca ne vous fait pas quelque chose de quitter le Sénat ? lui avais-je demandé.*
- *Si. Je me sens comme une guêpe à laquelle on va arracher les ailes et qui ne pourra plus piquer.*
- *Une guêpe ? Vous êtes plutôt une abeille non ?*
- *Oui, tu as peut-être raison.*

Ce midi d'incendie, nous n'avons pas parlé de la mort. Nous avons bien fait. Celle-là, il fallait la tenir à distance pendant encore six ans.

● Philippe Stierlin

Pour aller plus loin lire aussi "**Conversation avec Jack Ralite**" [ici](#)

Ce n'est pas un hasard si Jack Ralite fut pendant des années l'élu d'une ville chantée par Prévert : Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis. En 1959, Jack Ralite y devient l'adjoint à l'Enseignement et à la Culture, avant d'accéder en 1984 à la fonction de maire, mandat qu'il exercera jusqu'en 2003. Dans cette ville, il entreprit le chantier-aventure du Théâtre de la Commune d'Aubervilliers.

Une envie non exprimée par la population

En 1959, le maire communiste André Karman, ouvrier fraiseur, dont Jack Ralite était l'adjoint, engagea avec Gabriel Garran la création du théâtre en question. Du maire rouge, Jack Ralite eut feu vert et carte blanche. La ville avait une ébauche d'école de musique, un démarrage de centre d'arts plastiques, une petite bibliothèque en sous-sol et une salle des fêtes où se donnaient des bals et venaient parfois les tournées Tichadel.

Au début de la télévision et de ses "dramatiques" réalisées en direct, chaque mois dès 1956, à la salle des fêtes équipée d'une vingtaine de postes de télévision, la population (jusqu'à 600 personnes parfois) venait discuter avec l'équipe artistique de la dramatique venue des Buttes-Chaumont. Jack Ralite a vécu là des dialogues extraordinaires. « *On ne dira jamais assez la qualité du lien social de la télévision d'alors au plan des fictions. Des dramatiques furent, avec la complicité de certains enseignants, inscrites dans les programmes des écoles, Les Misérables, Jacquou le Croquant.* » Parallèlement, naissait à Aubervilliers un ciné-club que baptisa Michel Auclair.

Gabriel Garran créait en 1959 le groupe Firmin Gémier avec 70 jeunes amoureux de théâtre. « *Ils furent ferments et révélateurs de ce qui sourdait dans la population, une sorte d'envie même*

non exprimée de théâtre. Ce sont dans nos nouvelles d'Aubervilliers que Gabriel Garran, avec sa fine intelligence et son grand respect de la banlieue, leur donna un débouché : le Festival d'Aubervilliers. Il dura quatre ans, rencontrant la première fois 1 500 partenaires, la quatrième fois 12 000 », raconte Jack Ralite.

Jack Ralite sait aussi que ce théâtre a presque été imposé aux Albertvillariens. Entre la construction d'une crèche, de logements, les colonies de vacances... et un théâtre, comment la priorité pourrait-elle être donnée à un espace pour saltimbanques ? entend-il ici et là. La ville est animée par les communistes. Elle a un besoin criant, urgent, vital... d'équipements de toutes sortes. Mais Aubervilliers veut tout. Elle aura raison. Elle aura raison de tout.

Dans un débat en 2004, au Centre culturel suisse, Jack Ralite citera Jean Vilar : « *Il faut avoir l'audace et l'opiniâtreté d'imposer au public ce qu'il ne sait pas qu'il désire* ».

Lire aussi "**La culture n'est pas affaire de suffrage universel, mais de démocratie**", débat avec Jack Ralite [ici](#).

Une tache d'encre sur un buvard

« *Nous commençons à avoir l'avenir de nos souvenirs et ressentions une sorte de "tout est possible"* ». D'autant que, « *comme une tache d'encre sur un papier buvard* » naissait le Studio, premier cinéma de banlieue permanent et public, s'épanouissait l'École de musique, aujourd'hui Conservatoire national de région avec La Courneuve, se construisaient quatre bibliothèques (Saint-John-Perse, André-Breton, Henri-Michaux, Paul-Eluard), que préfigura un bibliobus. Plus tard, s'ajouta le studio d'enregistrement John-Lennon, fréquenté par des dizaines de groupes musicaux,



Jack Ralite avec Louis Aragon.

le centre d'arts plastiques Camille-Claudel. « *Toutes ces démarches n'étaient pas indifférentes entre elles et donnaient un style, un ton à plusieurs voix contribuant à l'identité ouverte d'Aubervilliers.* »

Quand Jack Ralite parlait de sa ville, c'était en amoureux. Une ville d'adoption - il était né à Châlons-sur Marne en 1928 -, mais on se demandait qui avait adopté qui.

Une rumeur de colère

Jack Ralite est aussi l'homme d'une autre vision de la banlieue, souffrant comme ses habitants et certains élus de ces caricatures qui blessent, de ces regards qui divisent. Député de la 3^e circonscription de Seine-Saint-Denis de 1973 à 1981, avant de devenir sénateur de ce département en 1995, Jack Ralite aime la banlieue, la revendique, la défend. Il voudrait tant la changer et qu'on y vive mieux à partir du terreau humain, économique et social. Les quartiers "sensibles" ou "chauds", pour reprendre ces mots réducteurs et spontanés, écrits et repris, Jack Ralite les pense d'abord populaires. Il souffre de ce périphérique séparant, géographiquement et dans les têtes, Paris du reste de l'Île-de-France, cette idée de "la France qui fait beaucoup pour les banlieues", comme si la banlieue n'était pas la France. Pour lui, la banlieue ne se plaint pas, elle porte plainte. Elle veut tout, elle aussi. Jack Ralite, avec d'autres, invente. Avec la naissance de Plaine-Commune, lui et huit autres maires de Seine-Saint-Denis

Lire aussi **"De la dignité en politique"**, discours de Jack Ralite sur les banlieues populaires [ici](#) et **"Faire du commun neuf"** [là](#).

commencent à retisser avec détermination des liens sociaux, économiques, culturels, urbanistiques.

Pour Jack Ralite, la banlieue est un défi rude et quotidien. Un enjeu de société avant d'être un problème dans la société pour des villes où rien ne tombe du ciel, même pour les croyants. Un monde d'où monte depuis tant d'années une rumeur de colère annonciatrice. Un monde qui ne veut pas être à part. Un monde où l'habitat indigne reste à quai et une part de la population assignée à résidence. Des habitants qui ne veulent pas être des femmes et des hommes dépréciés, intermédiaires, oubliés, citoyens de l'entre-deux, humiliés parfois. En 2005, après plusieurs jours d'émeutes, l'état d'urgence y est déclaré et prolongé. Résistant à la facilité sécuritaire face à une situation grave, Jack Ralite, 77 ans, prononcera au Sénat, un discours digne et d'une grande modernité ; il réclamera l'état d'urgence sociale.

À la lumière des poètes et des écrivains

A comme Aragon, B comme Charles Baudelaire ou Marc Bloch, C comme Paul Claudel ou René Char, D comme le poète palestinien Mahmoud Darwich, G comme l'angevin Julien Gracq, H comme Hugo, « *l'homme du progrès social et humain* » (sénateur comme Jack Ralite et à qui ce dernier rendit un vibrant hommage au Palais du Luxembourg), M comme l'inventeur de mots Henri Michaux, N comme le chilien Pablo Neruda, S comme Stendhal, T comme Elsa Triolet et Marina Ivanovna Tsvetaieva, W comme l'écrivaine allemande Christa Wolf ... on n'en finirait pas d'énoncer, comme un inventaire à la Prévert, les noms des poètes et des écrivains du Panthéon

littéraire et si vivant de Jack Ralite. « *Ralite*, écrit Didier Hassoux dans *Libération* du 4 avril 2003, *c'est une anthologie à lui tout seul* », distillant quelques lignes plus haut un : « *Au moins, la poésie le préserve de la langue de bois.* »

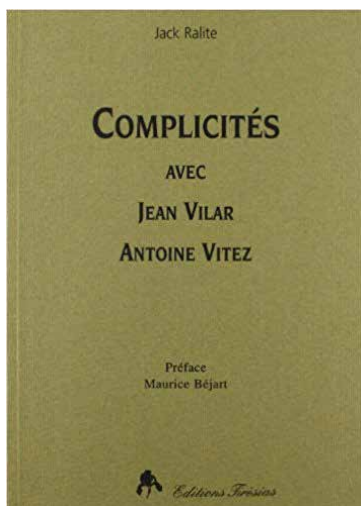
Lire aussi **"Détruire la misère"**, Jack Ralite sur Victor Hugo [ici](#).

Prenons Stendhal. Pour Jack Ralite, *Le rouge et le noir*, découvert à quatorze ans, est le livre-phare, le préféré, qu'il gardera toujours, qu'il relit. « *Peut-être suis-je amoureux de Madame de Rênal, je ne sais... En tout cas, elle m'a séduit très jeune* », dit-il, amusé. « *Cela dure toujours, ce livre est en moi tout le temps* », raconte-t-il, que ce soit lors d'une journée d'études de l'OEIL (Observatoire de l'Écriture, de l'Interprétation et de la Lecture)¹ ou lors d'une conférence au Théâtre du Vieux-Colombier à Paris. « *C'est le livre qui m'a le plus marqué à cette période de ma vie ; et qui demeure pour moi le sommet* », confie-t-il à la revue *Diasporiques*².

Pour Jack Ralite, l'érotisme, c'est quand le héros de Stendhal, Julien Sorel, prend la main de Mme de Rênal, dans le jardin, le soir. « *Quand le mari marche dans l'ombre et qu'il ne voit rien, pour moi, c'est la plus belle et profonde scène*

¹. Actes des Journées d'études de l'Observatoire de l'Écriture, de l'Interprétation et de la Lecture, de novembre 2003 "La Lecture, une pratique impensable ?" Communication de Jack RALITE "Le luxe de l'inaccoutumance".

². *Diasporiques* n°13 – mars 2011 – propos recueillis et retranscrits par Philippe Lazar.



érotique. Il y a un jeu de mains extraordinaire ! Parlez-moi de cet érotisme-là ! Il me fait penser à Vitez faisant répéter Bérénice au Conservatoire et disant aux femmes et aux hommes, quand ils se disputent : « Ne la touche pas ! Ne la touche pas ! Frôle-la ! Frôle-la ! » Et d'un seul coup tout ce que d'aucuns, par une espèce de geste impudique font prendre pour le nec plus ultra, disparaissait, et ce frôlement devenait... un sommet du désir et du plaisir. »

La main ! La main chez Jack Ralite est celle qui unit le monde du travail et le vaste univers des artistes, toutes deux forces de création. Aux intellectuels - comédiens, avocats, psychanalystes, chercheurs, journalistes, enseignants... - avec qui il a signé un "Appel contre la guerre à l'intelligence" initié par *Les Inrockuptibles* et ayant recueilli 20 000 signatures en une semaine (« une belle insurrection mentale », dira-t-il), il fait une remarque de complice affectueux dans *L'Humanité*³ du 18 février 2004 : « De tous ces mouvements profonds, (...) n'oubliez pas le monde du travail. Vous avez en commun avec lui la main, la main qui écrit, la main qui, pour accomplir le moindre geste, suppose une connaissance aiguë de toute la chaîne du travail, la main qui caresse aussi. » Revoilà la main stendhalienne. Aux samedis du Vieux-Colombier, le 24 juin 2006, Jack parlera de la main qui sculpte - celle qui tient le burin comme celle qui tape avec le marteau -, et du cerveau à l'autre bout de la chaîne. Des mains claudeliennes. De Camille Claudel ciselant la douleur dans le marbre.

3. *L'Humanité* - 18 février 2004 « Il faut refuser le règne de la moyenne et du juste milieu. »

Et puis, il y a le poète Saint-John Perse et sa phrase « *La poésie, c'est le luxe de l'inaccoutumance* », qui lui donne des réponses. « *C'est un beau mot d'ordre, dit Jack Ralite. Exactement le contraire de traiter le pauvre dans l'homme. C'est traiter l'homme dans le pauvre.* » Il se souvient également qu'Ariane Mnouchkine, dans une manifestation de "théâtreux", du temps de Maurice Druon, avait mis, avec des lumières, cette parole du poète sur le mur de la rue de Valois.

Jack Ralite a une passion pour la lecture, l'écriture, la langue et la poésie. « *Je ne suis pas écrivain, dit-il, je n'ai écrit que des discours, mais c'est un bonheur.* » Pour lui, la langue elle-même, aide à trouver des points de convergence. « *L'écriture donne des passerelles aux pensées, mais exige du travail.* » Pour lui, la question de la langue va très loin, y compris en politique. Neuf ans député, seize ans sénateur, Jack Ralite est frappé que les parlementaires, ayant conquis d'avoir trois collaborateurs - ce qu'il trouve bien - aient chargé l'un d'entre eux, jeune femme ou jeune homme sortant souvent de Sciences-Po et « venant faire là une petite foulée », d'écrire leurs discours.

« *Le mardi, vous voyez arriver un parlementaire qui, au moment de son intervention, reçoit de son collaborateur son discours. Or, c'est tout à fait important d'écrire soi-même. Si on n'écrit pas, on ne pense pas. L'essentiel de la pensée sort de cette bon dieu de main écrivante, et si elle est liée à une tête qui a déjà pas mal lu, c'est mieux. C'est-à-dire qu'il y a des parlementaires qui n'écrivent plus. Et donc, je pèse mes mots, qui ne lisent plus, ou peu.* »

Évidemment, on ne peut s'empêcher de penser à l'ex secrétaire d'État au

Commerce de Sarkozy, l'UMP Frédéric Lefebvre, dont le livre préféré, celui dans lequel il se replonge souvent est sans hésitation... "Zadig et Voltaire", quand Zadig et Voltaire est une marque de vêtements. Les *Misérables* "de Hugo Boss" ne sont pas loin.

Pour Jack Ralite, la lecture et l'écriture sont mêlés, en osmose. Pour lui, l'une des raisons de l'affaiblissement du Parlement, outre la Constitution, vient du fait que les parlementaires ne parlent plus leur langue à eux. « *Ils ont une langue dont je ne dirais pas qu'elle est achetée dans les grandes surfaces car ce serait méchant pour Sciences-Po, mais qui fait entendre les mêmes discours.* »

Si Jack Ralite pense que les poètes et les écrivains sont une lumière pour nous aider à changer la vie, à comprendre cette société capitaliste sans rivages et nous aider à la transformer, il étend son éclat aux créateurs, artistes, comédiens, metteurs en scène, cinéastes... Parmi eux, les deux V du théâtre, Antoine Vitez et Jean Vilar, et qui occupent une place à part.

Jack Ralite leur consacra l'un de ses rares livres : *Complicités avec Jean Vilar et Antoine Vitez*, paru aux éditions Tiresias en 1996. Maurice Béjart préface *Complicités* avec ces mots : « *Merci Jack Ralite pour cet ouvrage qui remet bien des choses en place à une époque où les médias nous gorgent d'informations, mais où le contrecoup est qu'on oublie très vite.* » De Jean Vilar et d'Antoine Vitez, Jack Ralite écrira : « *Pleine-ment mêlé aux batailles et réflexions de la cité, j'ai comme une ombre - celle de Vilar - et comme un fantôme - celui*



Jack Ralite, au théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis, avec Dominique Blanc pour évoquer Louis Aragon, en octobre 2013.

d'Antoine – qui ne me quittent pas, et sont pour beaucoup dans le mouvement de ma vie. » Et plus loin, à la fin de son livre : « Avec Jean Vilar, c'était une amitié respectueuse. Avec Antoine Vitez, c'était une amitié affectueuse. Avec le premier, je partageais le civisme, le théâtre. Avec le second, en plus, le privé. Vilar n'était pas communiste, sans être anticommuniste. Vitez était communiste sans être enfermé dans le communisme. »

Pour Jack Ralite, ce n'est pas être archaïque, ni conservateur, ni réactionnaire que d'être attaché à certaines bases de la langue. Il lit et transmet Julien Gracq, qu'il connaissait bien, l'allant voir près de Nantes. « Une merveille cet homme, du point de vue de la langue, un bijoutier. » Il entend l'écrivain de Liberté Grande et du Rivage des Syrtes quand ce dernier écrit dans *Le Monde* : « Autrefois on apprenait le latin qui était une langue traversée par une culture, aujourd'hui on apprend l'anglais comme un espéranto qui aurait réussi et qui ne peut servir qu'à la rencontre triviale. C'est un passe-partout dont on paiera un jour les conséquences ». Julien Gracq et Jack Ralite partageaient un sentiment commun sur Stendhal. « La Chartreuse, ce n'est pas mal non plus », disait-il dans les conversations, « mais Le rouge et le noir, ah ! Le rouge et le noir ! », rapporte Jack Ralite dans la revue *Diasporiques*.

Jack Ralite a lu Claudel et « sa langue prodigieuse ». Il se souvient quand Antoine Vitez monta *Le soulier de satin*, à Avignon. « Des gens parfois, parlant des spectateurs enveloppés à partir de minuit dans des couvertures, disaient : Regardez ! Ils dorment ! Moi je ne pouvais accepter cela, parce que ce n'était pas vrai, ils ne dormaient pas ! Ils nageaient dans la langue de Claudel, dans la mer de ses mots ! »

Et puis, il y a le continent Louis Aragon. Jack Ralite lira *La Semaine Sainte* dès sa parution en 1958, ce roman sur « l'empoignade historique et vertigineuse de 1815 ». Il a gardé de ce rendez-vous découverte, comme il le rapportera lors du colloque « Aragon, la parole ou l'énigme » au Centre Beaubourg, le 12 juin 2004, « le souvenir d'une ivresse de lecteur, d'une jubilation incroyable et somptueuse, d'un plaisir physique, d'une épopée foisonnante de pensées, de songes, de tensions vibrantes, de "souvenirs de demain". » Car il aime particulièrement cette phrase d'Aragon, sous forme de paradoxe : « Il faut se souvenir de l'avenir », à elle seule tout un chapitre.

Quant au *Fou d'Elsa*, paru en 1963, « un livre géant ! », il le relit souvent. *Le Fou d'Elsa* est cet immense chant, poème et roman à la fois, écrit sur la foulée d'une certaine idée de Grenade, dans le contexte dramatique de la chute de la ville, andalouse à la fin du XV^e siècle, vers 1492, dans une société métissée de musulmans et de juifs pétris de rationalisme. Ce souffle ardu met en scène le Fou, ou plutôt le Medjnoûn, qui adresse des paroles idolâtres à une femme qui existera 4 siècles et demi plus tard. *Le Fou d'Elsa* est ce total engagement intellectuel d'Aragon pour s'approprier la culture comme l'histoire du monde arabe et musulman, le concept d'un peuple qui pense différemment de nous. Jack Ralite se souvient à ce sujet d'un professeur arabe de la Sorbonne, en retraite, lui disant, lors d'une exposition Aragon à Aubervilliers : « C'est étonnant. Nous qui sommes arabes, nous ne comprenons pas que cet homme en trois ans ait réussi à accumuler une connaissance sur le monde arabe d'une finesse et d'une exactitude qui nous époustoufflent ! »

Un matin, le député Jack Ralite rencontre Aragon et lui dit : « Hier soir, à l'Assemblée, je t'ai fait quelque chose de pas très honnête. Je me rends compte que je t'ai cité sans te citer. » Aragon lui répond tout net : « Tu n'as pas donné mon nom ? Si tu savais comme j'en suis heureux ! L'essentiel pour un écrivain, c'est d'être pillé. Donc je suis pillé. » Aragon ajoute : « Mais je vais te dire une chose, je suis un pillard ! ». Et Jack Ralite de faire l'éloge du pillage⁴ : « En vérité c'est, pillez-vous les uns les autres ! Quand on peut piller, chez Apollinaire, ou chez Aragon (...) et bien je trouve que si tous les voleurs étaient comme ça, vive le vol ! Vive le vol ! »

24 décembre 1982 : le poète et communiste Louis Aragon meurt au 56 rue de Varenne... Jack Ralite est présent avec Georges Marchais, Jean Ristat poète et compagnon, Maria la servante... Émus. Bouleversés. Certains ont vu cette image télé en haut des marches de l'escalier. Plus de vingt ans plus tard, Jack Ralite, dira au colloque « Aragon, la parole ou l'énigme » : « Ayant eu sur de longues années des responsabilités passionnées dans le domaine de la culture et des arts je vous assure qu'Aragon (*Elsa n'était pas loin*) fut parmi mes irremplaçables souffles, je n'ai pas dit souffleur. » Jack Ralite est maintenant cet irremplaçable souffle.



● Philippe Stierlin

Merci aux sources mentionnées et aux auteurs éventuellement oubliés.

4. Journée d'études de l'Observatoire de l'Écriture, de l'Interprétation et de la lecture.

Une autre Catalogne est possible

Quel rapport entre la crise catalane et l'interdiction de la corrida ? Il s'agit d'une des 24 lois votées par le Parlement catalan que le tribunal constitutionnel espagnol a invalidé ces dernières années. Le Parlement catalan avait aussi légiféré pour que les familles pauvres aient accès à la lumière, à l'eau et au gaz gratuitement. Créé une taxe pour chaque appartement vide, les recettes allant au logement social. Une loi sur des politiques d'égalité entre les hommes et les femmes. Interdit la fracturation hydraulique. Créé une taxe sur le nucléaire et les énergies carbonées. Loi contre les expulsions. Toutes ont été invalidées par le tribunal constitutionnel espagnol.

Voilà une des choses que j'ai apprises au meeting organisé à Paris le 9 novembre en soutien à la République catalane. À écouter les représentants de la gauche radicale, de la société civile et des syndicats présents à cette réunion, c'est un autre visage de la crise catalane qui se dessine que celui montré par les médias français.

Il y a sans doute pour certains indépendantistes le refus de partager les richesses fiscales avec des régions plus pauvres. On fait le parallèle avec les égoïsmes de l'Italie du Nord. On s'attriste de voir qu'en Belgique, Carles Puidgemont trouve refuge chez les très droitistes nationalistes flamands.

Il y a dans l'indépendantisme catalan une concurrence entre deux visions : celle qui s'est exprimée l'autre soir dans le meeting à Paris n'est pas celle de l'égoïsme et du nationalisme identitaire.

Comme l'a exprimé le représentant d'un des syndicats présents, le vieux mouvement nationaliste catalan, partagé entre le centre droit (proche des élites économiques) et la gauche catalane historique (*Esquerra republicana de Catalunya, ERC*) a été percuté par le mouvement des Indignés de 2011, particulièrement

puissant en Catalogne. Aux municipales, cela s'est traduit par les plateformes "en commun", comme celle qui a, par exemple, remporté la victoire à Barcelone avec Ada Colau. Aux législatives, cela s'est transformé au profit de la coalition *Podemos / écolo / communistes* mais surtout du mouvement indépendantiste et son "gauchissement" avec l'émergence de la gauche radicale des candidatures d'unités populaires (CUP) et d'une forte dynamique de la société civile, par exemple les Comités de défense du référendum (CDR). Cette dynamique de la société s'exprime par des manifestations massives, des mouvements d'assemblées de quartier et la capacité à la désobéissance de masse,

par exemple en organisant le référendum interdit du 1^{er} octobre ou la journée "Catalogne ingouvernable" du 8 novembre. Cette transformation de l'indépendantisme se voit dans les sondages pour l'élection de décembre : le centre droit indépendantiste s'effondre au profit des formations de sa gauche.

Lors de la réunion du 9 novembre, les deux jeunes représentantes du CDR de Paris

(devenu depuis Comité de défense de la République catalane)¹ faisaient la comparaison avec la victoire de Syriza en Grèce. Des votes qui disent avant tout la volonté de rompre avec le monde tel qu'il va. Rompre avec la Constitution espagnole de 1978 fabriquée sous le franquisme et instituant un face à face complice entre Parti Populaire et Parti socialiste. Rompre avec le modèle libéral et austéritaire imposé par Madrid. Construire une autre société. Prendre en main son destin, dans le sens d'une démocratie plus radicale, plus sociale et écologique. Ça se soutient, ça, non ?



● Stéphane Lavignotte

1. <https://cdrparis.wordpress.com/> sur Facebook groupe "CDR Paris".

Excursion dans les zones commerciales

Au sens large que lui donnent les anthropologues, la culture n'est pas faite que des œuvres de l'esprit ; elle englobe les pratiques, les techniques, les mœurs, les croyances... tous les objets matériels et idéels par quoi nous « *habitons le monde* », comme disait Hölderlin. Tenter de faire la radiographie de notre culture suppose de s'intéresser aussi bien au polar, au rap, qu'à la morale sexuelle ou au langage. Même à celui qui ne s'exprime pas par des mots. Car même ce qui ne parle pas nous dit quelque chose de notre vie en société et en trahit le discours caché. Nous vivons, selon l'image du poème de Baudelaire "Correspondances", dans « *une forêt de symboles* » ; et sans doute bien plus en ville que dans la nature. Les décrypter est le propos de la sémiologie. Le mot "sémiologie" a été inventé par Hippocrate pour désigner la partie de la médecine qui s'intéressait aux symptômes. Le linguiste Ferdinand de Saussure l'a repris pour définir la science des signes. Pour Roland Barthes, tout peut être traité comme un langage : un match de foot, une publicité d'Astra, le visage de Garbo ou la nouvelle Citroën. Il s'agit de révéler, de faire venir au jour les mythologies plus ou moins inconscientes de la société.

De ce point de vue, c'est une évidence que l'architecture ne répond jamais seulement à des nécessités fonctionnelles mais qu'elle est aussi porteuse de représentations, d'idéologie, d'un imaginaire. Partout et à toutes les époques.

Les ruines que laisse une civilisation nous renseignent, même si de façon obligatoirement lacunaire, sur la vie qui fut la sienne.

Il est significatif, par exemple, que de l'Égypte antique ou des civilisations précolombiennes ne nous soient parvenus que des temples et des pyramides. Pas d'habitat de paysans ou d'artisans, pas même de palais. Comme si dans les sociétés où le développement des forces productives est encore très faible, une grande part de l'énergie était consacrée à loger le vide, à bâtir les plus durables des édifices pour les dieux et les rêves, lesquels sont aussi mortels que les hommes...



Cela donne à réfléchir sur la place de l'imaginaire dans l'histoire de l'espèce humaine. Et au temps qu'il faut pour que l'emporte le sens pratique sur les coquecigrues.

Aujourd'hui, nous pouvons à notre tour nous demander : de quelle nature seront les ruines que nous laisserons ? Et en laisserons-nous ?

La V^e République à ses débuts a fait édifier pour ses préfectures des bâtiments qui sont en quelque sorte des pyramides qui symbolisent le pouvoir d'État.

Mais les tours du Capital (du « *Kapital* », comme dit Jean-Louis Lippert), de New York à Abu Dhabi en passant par la Défense, peuvent certainement être regardées comme les bâtiments les plus emblématiques des "Temps modernes" et de la mégalomanie capitaliste. Ce qui ne les empêche pas, parfois, d'être de vraies œuvres d'art.

Elles témoignent d'un âge de l'humanité dont le nouveau dieu est l'économie, un dieu qui supprime les anciens dieux. L'économie n'est plus seulement le soubassement indispensable de la vie sociale mais son obsession, son but et sa valeur suprême.

Mais, plus significatives encore peut-être de la phase actuelle du capitalisme sont les zones commerciales. Ces dernières décennies, elles se sont multipliées à l'entrée de toutes les villes moyennes et grandes. Leur prolifération est comme

un cancer qui dévore le tissu urbain par sa périphérie et la nature. Les zones commerciales forment un objet banal, a priori peu digne d'intérêt, rebutant et rebuté, mis hors les murs de la cité. Mais elles ont changé le visage de la France et font que la forme de la ville change vite et ressemble de plus en plus à ce qu'on peut voir aussi bien en Amérique du Nord que dans d'autres pays d'Europe.

Même si elles se développent dans les marges, elles ne sont pas en marge du système. Elles sont au contraire l'expression de l'étape actuelle du capitalisme, financier et mondialisé.

Du strict point de vue architectural, leur intérêt paraît nul. Mais il n'en va pas de même du point de vue de l'urbanisme. Les zones commerciales manifestent évidemment qu'une étape est franchie dans la ségrégation des fonctions de la ville. Le centre-ville dévolu aux fonctions politiques, culturelles et au commerce de proximité et de qualité. Souvent habité par la bourgeoisie. Autour : les bureaux et les services ainsi que les couches intermédiaires. Les activités industrielles, quand il en reste, étant rejetées dans les zones d'activités à l'extérieur. Tout comme les pauvres, le plus souvent relégués dans les cités du pourtour. La civilisation de la voiture favorise bien sûr cette séparation des fonctions. Il y a le lieu où on habite, celui où on travaille et celui où on achète.

Il n'est pas question de nier ici le rôle pratique qu'elles peuvent jouer, mais de réfléchir à leur sens éventuel. Plus que des "temples de la consommation" comme peuvent l'être les hypermarchés ou les grands centres commerciaux, ces zones sont plutôt les zones pas trop chères, accessibles aux prolétaires véhiculés. Y abondent les soleries, les magasins de déstockage des produits de grande consommation, vêtements et chaussures qui viennent d'Asie ou du Maghreb. Ainsi, la division des fonctions dans l'espace qu'expriment ces zones va bien au-delà de la segmentation des fonctions dans la ville. Elles témoignent de la division mondiale du travail : il y a les pays où l'on produit et les pays où l'on consomme. Beaucoup, à bas prix et souvent de mauvaise qualité.

Mais au-delà de cette fonction économique, ce qui nous intéresse ici, c'est leur laideur. Elle est bien dans leur nature.

Seule compte la vente, la rotation des stocks... Le "cadre de vie", le paysage et même la décoration sont le cadet des soucis. Seuls éléments de décor : les enseignes et les publicités, plus criardes les unes que les autres. La vulgarité n'est jamais loin...

Dans les anciens pays socialistes, la propagande politique était souvent très présente, sous forme d'affiches, de slogans, de fresques. Ici, c'est la propagande de la marchandise, des produits et des marques qui n'a rien à lui envier pour son caractère massif et omniprésent. Elle l'est même beaucoup plus

car elle appose son sceau non seulement sur les murs et les écrans, mais jusque sur les vêtements et les sous-vêtements. Parents et enfants sont enrôlés dans la croisade du marché et transformés avec ou sans leur consentement, en panneaux publicitaires ambulants.

De même qu'il est légitime de développer une critique sociale du capitalisme (du point de vue de la morale) ou économique (du point de vue de la rationalité), il y aurait à développer une critique esthétique du capitalisme. L'une des plus fortes raisons qu'il y a de le combattre est sa propension à tout enlaidir.

Cette tendance congénitale à la laideur (qui distingue le mode de production capitaliste de ses prédécesseurs) est certainement lié au fait qu'il ne vit qu'en détruisant. Il ne vise pas l'éternel, le beau,

l'idéal... ni Dieu ni le Futur radieux, mais le cash. Il n'a que faire de la transcendance des religions (même si toutes peuvent lui servir de pansement). Et encore moins de cette forme d'auto-transcendance : l'aspiration de l'Humanité à s'élever qu'impliquait le projet prométhéen du communisme.

Les zones commerciales ne sont pas édifiées pour durer ni même pour magnifier les marques qu'elles défendent. Construites à la va-vite, faites de cubes préfabriqués, elles ne sont là que pour accomplir leur office pratique. Partant (et c'est la bonne nouvelle) elles disent que ce système n'a rien d'éternel, ni même d'essentiellement durable. Même s'il a la vie dure, il ne vit que du provisoire et il est destructible.

**la division des
fonctions dans l'espace
qu'expriment ces zones
va bien au-delà de
la segmentation des
fonctions dans la ville.
Elles témoignent
de la division mondiale
du travail : il y a les pays
où l'on produit et les
pays où l'on consomme.
Beaucoup, à bas prix
et souvent de mauvaise
qualité.**

